



Michel Bouquet lit
Jean de La Fontaine

Sélection de Fables et extrait du *Songe de Vaux*

NOTE D'INTENTION ARTISTIQUE

Joyaux de la langue française, trésors de la poésie « classique », *Les Fables* de La Fontaine ne cessent d'offrir à nos yeux les multiples facettes de l'âme humaine, ainsi que la diversité des rapports que les hommes entretiennent entre eux.

Si les Fables n'appartiennent pas au genre « théâtral » à proprement parler, l'écriture n'en est pas moins dramatique, à tel point qu'elles sont devenues un exercice incontournable pour tous les comédiens amateurs de la langue classique. Au profit d'un « exercice de style », on en oublie cependant la beauté poétique que recèle, chaque fois différemment, chacune des Fables. Si certaines d'entre elles relèvent, entre autres, tantôt du registre comique, tantôt du tragique, elles ont toutes en commun la mise en relief des mots et des sonorités ; c'est du reste par là que La Fontaine se distingue nettement de ses sources d'inspirations, et en particulier d'Ésope, qui lui offre le plus souvent sa « matière première ». Dans l'originalité de leur forme, chacun de ces récits devient alors un monde à part entière. L'expressivité du vers et les dialogues étoffés leur donnent leur caractère propre et absolument original.

Bien entendu, l'enregistrement des Fables nous demande de faire un choix, une sélection de ces Fables. Comment justifier, dès lors, le choix de quelques-unes d'entre elles seulement et le principe qui a présidé à la sélection ? Pour cela, il m'a paru nécessaire de prendre comme fil conducteur un thème qui soit à la fois un point de départ pour une réflexion sur le monde dans lequel nous vivons, et qui s'accorde également avec la voix du récitant. Dans ce monde, deux expériences s'offrent à nous pour préserver notre liberté : l'amitié et la solitude. Celles-ci ne sont pas contradictoires, mais bien complémentaires : la première, parce qu'elle nous libère de nous-même et nous ouvre sur l'extérieur ; la seconde, parce qu'elle est un rempart contre la cruauté, et nous donne la distance nécessaire pour recevoir ce qui s'offre à notre regard. Loin d'un désir de voyage – comme La Fontaine le décrit dans la fable des Deux Pigeons – l'homme est invité à repenser son rapport au temps et à l'espace.

De ces deux grandes notions que sont l'amitié et la solitude, découlent ensuite les thèmes récurrents et universels chers à l'auteur : la société politique, où règne l'hypocrisie, le paraître et la cruauté, dont sont justement exclues l'amitié et la solitude. L'extrême lucidité de cette œuvre sur chacun des sujets qu'elle aborde, trouve sans doute son origine dans la conscience qu'elle a du temps qui passe et du rapport indéfectible que la vie entretient avec la mort. Chacune des Fables nous rappelle, avec sa morale, que nos actes ne seront pas infinis, et que les artifices que nous nous serons forgés prendront fin. Heureux alors, celui qui pourra dire : « Quand le moment viendra d'aller trouver les morts, / J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords. »

ULYSSE DI GREGORIO

DISTRIBUTION

JEAN DE LA FONTAINE

Jean de La Fontaine (1621-1695) est un poète français du XVII^e siècle. Maître des Eaux et Forêts, comme son père, La Fontaine se fait connaître avec deux longs poèmes écrits pour son protecteur, le surintendant Fouquet, *Adonis* (1658) et le *Songe de Vaux* (1659). Il publie ensuite un recueil de *Contes* puis les six premiers livres des *Fables* (1668) et un roman en prose et en vers, les *Amours de Psyché et de Cupidon*. Après la disgrâce de Fouquet, il trouve refuge chez Mme de la Sablière et renonce à sa charge de maître des Eaux et Forêts. Il publiera encore des livrets d'opéra (*Daphné*, *L'Astrée*), des *Contes* et une édition augmentée des *Fables*. En 1683, malgré l'hostilité de Louis XIV, il est élu à l'Académie Française. Il prononcera son discours de réception le 2 mai 1684. Auteur indémodable, ses œuvres restent d'une grande actualité et sont régulièrement mises en lumière par des artistes et écrivains contemporains.

MICHEL BOUQUET – INTERPRÉTATION

Né le 6 novembre 1925 à Paris, Michel Bouquet entre au Conservatoire d'art dramatique en 1943. Il apparaît pour la première fois au cinéma dans *Monsieur Vincent* en 1947. Sa carrière cinématographique prend de l'ampleur dans les années 1960 : il tourne pour de grands réalisateurs (Claude Chabrol, François Truffaut), interprétant des personnages ambigus et mystérieux. Il obtient un César en 2002 pour *Comment j'ai tué mon père*, puis en 2006 pour son interprétation remarquable de François Mitterrand dans *Le Promeneur du Champ-de-Mars*. Au théâtre, il interprète une très grande variété de personnages qu'il s'agisse du théâtre dit « classique » ou contemporain. Il joue notamment sous la direction de Claude Régy, André Barsacq, Jean Vilar, Roland Piétri, Albert Camus, Georges Werler ou bien encore Jean-Louis Barrault. Il enregistre également des lectures de poèmes de Victor Hugo, Jules Supervielle ainsi que *Les Mots* de Sartre.

ULYSSE DI GREGORIO – DIRECTION ARTISTIQUE

Ulysse Di Gregorio commence sa formation théâtrale au cours Eva Saint-Paul où il explore la direction d'acteur. Il entre dans le métier en mettant en scène *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès. Il poursuit avec *Voix du sang* et *Une Sorte d'Alaska* d'Harold Pinter, puis c'est à travers l'œuvre de Claudel – *L'Échange* et *La Cantate à trois voix* – qu'il précise un travail minutieux sur la langue. En 2017, il met en scène *Polyeucte* de Corneille au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie, *Une Saison en Enfer* de Rimbaud interprétée par Jean-Quentin Châtelain au Théâtre du Lucernaire, ainsi que l'opéra *Orphée et Eurydice* de Gluck au TOPF Silvia Monfort. Son travail se caractérise par un souci permanent de fidélité à l'œuvre et une esthétique épurée,

pour laisser toute sa place à l'imagination et à la poésie. Et dans un monde où les images nous envahissent et se succèdent de plus en plus vite, le silence et l'espace s'imposent dans ses mises en scène, afin de rendre au public ce temps volé, nécessaire à la découverte sensible de l'œuvre.

MIKHAÏL RUDY – PIANO

Mikhaïl Rudy, artiste d'une très grande créativité, enthousiasme le public dans le monde entier depuis 40 ans par sa virtuosité et son imagination poétique.

Né en Russie, élève au célèbre Conservatoire Tchaïkovski de Moscou du pianiste Jacob Flier, il remporte en 1975 le Premier grand prix du Concours Marguerite Long. Peu de temps après, au cours de sa première tournée de concerts, il demande l'asile politique en France. Après ses débuts en Occident dans le *Triple Concerto* de Beethoven avec Rostropovich et Stern à l'occasion des 90 ans de Marc Chagall, il joue avec les plus grands chefs d'orchestre, de Karajan à Maazel ou de Jansons à Tilson Thomas. Mikhaïl Rudy a enregistré plus de 30 disques qui ont reçu de nombreux prix internationaux, dont le Prix Charles Cros pour son intégrale de Scriabine ou le Prix de l'Académie Française du Disque pour son intégrale des Concertos de Rachmaninov avec Mariss Jansons et l'Orchestre Philharmonique de Saint-Petersbourg.

L'enregistrement de la *Fantaisie KV 397* de Mozart qui constitue les intermèdes entre chaque fable est issu du projet artistique *Chagall, la couleur du son*, créé en 2013.

COLINE MOSER – ASSISTANTE ARTISTIQUE

Comédienne et metteur en scène, Coline Moser a joué dans la *Cantate à trois voix* de Claudel mise en scène par Ulysse Di Gregorio, ainsi que dans *Polyeucte* de Corneille. En 2016, elle met en scène *George Dandin* de Molière et y interprète le personnage d'Angélique. En 2017, elle prête sa voix pour une lecture de *L'Astrée* au Théâtre de l'ENS pour « La Voix d'un Texte », et assiste Ulysse Di Gregorio pour l'opéra *Orphée et Eurydice* de Gluck. En 2018, elle met en scène *Le Tartuffe* de Molière et y joue le rôle d'Elmire.

.1. LA COLOMBE ET LA FOURMI



Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe;
Et dans cet Océan l'on eût vu la Fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité;
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmi arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds nus.
Ce Croquant par hasard avait une arbalète;
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

.2. LE CIERGE



C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette, et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eu la même envie;
Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce Cierge ne savait grain de philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'était pas plus fou que l'autre.

3. LE CERF MALADE

En pays pleins de Cerfs un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh ! Messieurs, laissez-moi mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent ;
Quand il plut à Dieu s'en allèrent.
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchet de beaucoup ;
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
À jeûner et mourir de faim.
Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme.
Ô temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

4. L'HOMME ET SON IMAGE

Un Homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le Sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des Galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il va se confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir :
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.

Notre âme c'est cet Homme amoureux de lui-même;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes.

.5. LE LABOUREUR ET SES ENFANTS



Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le Père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le Père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

.6. LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF



De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentait,
Âne, cheval, et mule, aux forêts habitait;
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant: « Je suis à vous;
Adieu: je m'en retourne en mon séjour sauvage.
– Non pas cela, dit l'Homme; il fait meilleur chez nous,
Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc ; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière. »
Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?
Le Cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

.7. L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici
(C'est un Dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.
Celui-ci n'était pas encore privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le Conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du Public, celui de la Partie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
À servir de guide à l'Amour.

8. LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs;
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console:
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne:
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien;
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. À ses côtés, sa femme
Lui criait: « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
À la fin, pour la consoler:
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. – Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle:
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

9. PHILOMÈLE ET PROGNÉ

Autrefois Progné l'hirondelle,
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
– Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : « Eh quoi ? cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
– Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas.
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage. »

10. LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Dans le cristal d'une fontaine
Un Cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte
Un limier le fait partir ;
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds, qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

.11. LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux champs Élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire;
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit: « Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce Vizir quelquefois cherchait la solitude;
Cet Ermite aux Vizirs allait faire sa cour. »
Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les venus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris.
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

12. LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encore si la saison s'avance davantage !
Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque Oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint ;
Vous y croirez être vous-même. »
À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un Pigeon auprès ; cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris ; ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'Oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le Vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.
 Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
 Crut, pour ce coup, que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure;
 Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
 Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
 La Volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile et tirant le pied,
 Demi-morte et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna:
 Que bien que mal elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
 Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
 Que ce soit aux rives prochaines;
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste;
 J'ai quelquefois aimé! je n'aurais pas alors,
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux.
 De l'aimable et jeune bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas! quand reviendront de semblables moments?
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
 Ah! si mon cœur osait encore se renflammer!
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
 Ai-je passé le temps d'aimer?

.13. LA MORT ET LE MOURANT

La mort ne surprend point le sage:
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant su lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
 Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
 Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
 Et le premier instant où les enfants des Rois
 Ouvrent les yeux à la lumière,

Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur,
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
 La mort ravit tout sans pudeur.
 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
 Il n'est rien de moins ignoré,
 Et puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.
 Un Mourant qui comptait plus de cent ans de vie,
 Se plaignait à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu,
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle
 – Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience.
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposât à la chose :
 J'aurais trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait ;
 Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
 Du marcher et du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
 Toute chose pour toi semble être évanouie :
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
 Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourants, ou malades.
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique ;
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament. »
 La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
 On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet ;
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard ; vois ces jeunes mourir,
 Vois-les marcher, vois-les courir
 À des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

.14. LE SONGE DE VAUX (FRAGMENT, DISCOURS D'HORTÉSIE)

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi les fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau;
L'air est plus pur, le jour plus beau;
Les nuits sont douces et tranquilles;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin, hôte des villes,
Et la crainte, hôtesse des Cours.

Mes appâts sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage;
Seule, j'arrête ses transports:
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;
Et, si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile;
Charles, d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il était plus qu'un homme:
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'Univers.

Ils étaient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces:
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée errait autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivait sous les murs d'Ébalie
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquait d'aucunes choses:
Il détachait les premiers fruits,

Il cueillait les premières roses ;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtait le cours des torrents,
Et leur donnait un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservaient encore leur grâce,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
À qui voudra suivre mes charmes ;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes :
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphyr ;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs ;
Je sais parer Pomone et Flore ;
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore :
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nonpareilles ;
Là, j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités ;
Sur des glaces je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?